

RIRE MALGRÉ TOUT ! LE RIRE DES ALLEMANDS ENTRE DÉNI ET DÉFI

Nelly Feuerhahn

*Comment allez-vous ? demande un
aveugle à un paralytique.*

*Comme vous voyez ! répond le
paralytique.*

Georg Christoph Lichtenberg¹

Pour nos voisins d'Outre-Manche, *a german joke is no laughing matter*²; cependant les Britanniques ne sont pas les seuls à prétendre que les Allemands sont dépourvus d'humour. Parler d'humour, c'est en référer aujourd'hui à une hiérarchie implicite qui situe l'humour des Anglais au sommet du genre, à égalité avec l'humour juif, suivi de près en France par celui que s'attribuent eux-mêmes les Français. Tel ne fut pourtant pas l'avis de Baudelaire plaçant E.T.A. Hoffmann au firmament des créateurs de comique absolu, ni d'André Breton selon lequel Lichtenberg était l'un des grands maîtres de l'humour³. De toute évidence la question mérite d'être revisitée, au risque de substituer une présence singulièrement autre à cette prétendue absence. Ensuite, les définitions que les Allemands donnent de l'humour comme leurs exemples les plus emblématiques doivent être passés au crible pour cerner leur étrangeté. Puis, de ce qui demeurera nécessairement un trop rapide survol, seront pointés les traits spécifiques de cette logique singulière qui suscite le rire. Espérons qu'un peu de lumière sera apportée, comme le fait par excellence le *Witz*, un mot justement allemand pour parler d'une certaine forme d'esprit.

Défier un déni : l'humour allemand introuvable ?

On raconte que Groucho Marx était un grand collectionneur de livres et qu'il se vantait de posséder les trois plus minces exemplaires du monde. Trois oeuvres particulièrement réussies aux titres évocateurs : *Les mystères de la cuisine anglaise* ; *Les récits héroïques italiens*. Mais il était particulièrement fier du plus mince et troisième intitulé : *Mille ans d'humour allemand*.

Les blagues ne manquent pas qui confortent l'opinion quasi-universelle selon laquelle l'humour n'est pas une qualité allemande. Il pourrait être commode de s'en tenir à ce prêt-à-penser de notre époque. Mais comment ne pas s'interroger sur ce qui ressemble aussi à un déni et entretient à demi-mot un ressentiment à l'égard de nos voisins en raison de leur passé catastrophique⁴ ? Car les Allemands rient, et fort. Souvent d'ailleurs avec une force qui leur est reprochée... comme une absence de raffinement humoristique. Curieusement, cette prétendue absence d'humour obsède les Allemands eux-mêmes, qui reprennent à leur compte ce jugement dépréciatif au point d'en faire – sérieusement ou non – un objet d'étude. Ainsi en va-t-il, dès son titre, d'un ouvrage paru en 1993 : *Volk ohne Witz. Über ein deutsches Defizit*⁵. Le sujet relève même du cliché le plus éculé dans les discussions. Il semblerait qu'à trop comparer leurs créations à celles des autres, les Allemands fassent preuve d'un véritable aveuglement à l'égard de leur expression propre, comme ignorant la diversité des formes adoptées par les cultures comiques des différents pays en Europe aux différentes périodes de son histoire. La caricature anglaise de Hogarth, Rowlandson ou Cruikshank, par exemple, se distingue de la caricature d'un Daumier, sans que cette comparaison ne desserve en rien aucun des termes. En Allemagne, par un étrange effet de surcompensation, non seulement les critiques sont intériorisées, mais la réflexion sérieuse sur l'humour y est particulièrement importante, au point que certaines approches tentent même de fonder une qualité ontologique de l'être allemand sur ce prétendu déficit. Ainsi, nombre d'études existent, et il y aurait fort à parier que – outre l'évidente domination de la littérature anglo-saxonne dans les approches pragmatiques de l'humour — une

comparaison internationale serait au bénéfice des bibliographies germanophones pour son traitement conceptuel⁶.

Comment comprendre cet intérêt paradoxal pour l'humour dans l'aire culturelle allemande ? Une première réponse est apportée par la culture savante qui traite essentiellement du *Witz*, le mot d'esprit, en filiation directe avec *Wissen*, le savoir. Mais le *Witz* est un savoir pas comme les autres. Dès le XVIII^e siècle, des philosophes -Kant, Hegel, Schopenhauer Nietzsche- s'interrogent sur la nature de ce phénomène⁷. Puis la question du comique dans l'esthétique prend une place de premier plan au XIX^e siècle avec Jean-Paul Richter, F. Th. Vischer⁸, Th. Lipps, K. Fischer, etc. Le XX^e siècle n'est pas moins pourvu et d'autres noms plus récents pourraient encore être cités dont Helmuth Plessner⁹, Hermann Bausinger, Lutz Röhrich, Wolfgang Preisendenz, etc., mais c'est indubitablement Sigmund Freud qui a imposé une nouvelle interprétation de ce concept en 1905 : *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*¹⁰. En faisant de l'humour un révélateur des conflits de l'individu avec le monde extérieur et simultanément une stratégie de résolution, Freud a établi un pont entre le fonctionnement conceptuel et les pratiques les moins contrôlées de la vie quotidienne. Un point de vue qui s'inscrit dans la longue durée d'une problématique où le *Witz* est porteur d'une énigme, comme Goethe le formula à propos de Lichtenberg : « Nous pouvons nous servir des écrits de Lichtenberg comme de la plus merveilleuse des baguettes magiques. Lorsqu'il fait une plaisanterie, c'est qu'il y a là un problème caché¹¹ ».

Cette intense réflexion sur l'humour révèle une particularité de la culture intellectuelle en Allemagne, laquelle consiste à faire de cette question l'objet d'un questionnement à visée universelle. Il s'agit d'interroger la nature du savoir et de l'être connaissant dans cette étrange expérience. Or tout se passe comme si la légitimité de cette approche masquait un autre pan du savoir comique. La culture lettrée relègue les expressions populaires à l'ethnologie et au folklore. Les mots pour parler de l'humour illustrent cette manière. L'analyse du *Witz* en terme de « mot » ou « trait d'esprit¹² », insiste sur le plaisir apporté par un « surcroît de lumière » ; que le concept soit employé par Jean-Paul ou Freud, c'est la virtuosité d'une création spirituelle qui est appréciée. En revanche, parler de *Lachkultur* ou culture du rire, élargit à d'autres concepts tels que *Schwank* – la facétie, la bouffonnerie, la farce- ou *Scherz* – la blague, la plaisanterie, le mot pour rire. Le plaisir procuré par la culture du rire ne s'embarrasse pas du surcroît de sens apporté par le *Witz*, tel qu'il a été

conceptualisé par ses principaux théoriciens. Mais le *Witz* est un mot également utilisé dans la vie courante, c'est l'histoire drôle, comme *Witzbold* désigne le blagueur ou *Mutterwitz* l'expression du bon sens terre-à-terre ; ces termes appartiennent alors aux formes familières de l'échange rieur, qui concernent précisément ce sens de l'humour, attribué — avec abondance ou parcimonie — aux uns et aux autres.

*Puisqu'il ne manque donc rien à
l'Allemand pour manier le trait
d'esprit, sinon la liberté : eh bien, qu'il
se la donne !*

(Jean Paul, « Sur le trait d'esprit » ¹³).

L'humour comme défi

Humor, ist wenn man trotzdem lacht (L'humour, c'est lorsque l'on rit quand même), telle est la citation la plus fréquente donnée en Allemagne pour définir l'humour¹⁴. Surprenant défi au malheur, la formule n'est pas isolée, elle se retrouve dans bien des aphorismes, dont les auteurs sont souvent des figures marquantes de la culture allemande¹⁵. *Humor ist überwundenes Leiden an der Welt* (L'humour, c'est surmonter une souffrance infligée par le monde.-Jean-Paul Richter, 1763-1825). *Lachen, Weinen, Lust und Schmerz sind Geschwisterkinder* (Rire, pleurer, joie et douleur sont frères et sœurs.-Johann Wolfgang von Goethe, 1749-1832). *Scherz im Schmerz, das gibt Humor* (Plaisanter dans la douleur, ça donne de l'humour.-Moritz Gottl. Saphir, *Fliegendes Album*, 1846). *Humor ist der Schwimmgürtel auf dem Strome des Lebens* (L'humour est la bouée qui nous porte sur les flots de la vie.-Wilhelm Raabe, 1831-1910). *Humor ist : mit einer Träne im Auge lächelnd dem Leben beipflichten* (L'humour, c'est consentir à la vie en souriant avec une larme dans l'œil.-Friedl. Beutelrock, 1899-1958).

Ces formules expriment une conception de l'humour intimement liée à une représentation pessimiste du monde et de l'identité allemande. Penser le monde et se penser dans le monde, voilà qui n'est pas simple : « Etre Allemand, c'est se penser et se rendre à soi-même la vie difficile ; sa pensée en vivant et sa vie en pensant¹⁶ ». D'où l'aphorisme définitif de Gabriel Laub : « Penser gâte le caractère¹⁷ » ; une formule pour évoquer ironiquement l'envie d'adhérer à une autre manière d'être, au *Carpe diem*,

Horch, sie leben

Ausstellung

KURT TUCHOLSKY



Affiche pour une exposition (« Écoute~~z~~, ils vivent »)
consacrée à Kurt Tucholsky (1890-1935).

« Apprend~~z~~ à rire sans pleurer »

5

cette aspiration au plaisir dont jouissent d'autres cultures et qu'il convient de saisir à chaque nouvelle journée. En revanche, montrer la « malice des choses » comme le fait Wilhelm Busch, l'un des plus populaires parmi les humoristes allemands, c'est porter un regard amusé sur ce qui ne peut être empêché, qu'il s'agisse de peccadilles ou de grands malheurs. Ainsi, *Max et Moritz*, les deux chenapans célèbres de l'humoriste, font des farces qui miment la violence de la nature en lui ajoutant toutes sortes de tracasseries trop humaines. Leurs plaisirs comme leurs méfaits n'ont heureusement qu'un temps, à la fin des récits, ils subissent la morale implacable de l'ordre naturel : ils périssent aussi violemment qu'ils ont sévi. C'est d'ailleurs à Wilhelm Busch qu'est encore couramment empruntée une autre citation familière pour définir l'humour¹⁸. Extraite d'un court poème, une métaphore décrit comment un oiseau, prisonnier d'un piège placé dans un arbre, bat en vain des ailes pour se libérer. Du bas de l'arbre un chat noir grimpe et s'approche, les griffes acérées, le regard brûlant de convoitise. Alors l'oiseau se dit que quoiqu'il fasse le matou le dévorera, et il se met à gazouiller de plus belle comme si de rien n'était. L'oiseau a de l'humour, en conclut l'auteur. Loin de tout idéalisme, cette histoire en évoque une autre citée par Freud : sur le chemin qui le conduit à son exécution, un condamné à mort se réjouit du soleil et de l'agréable début d'une semaine dont il ne vivra jamais la fin. La proximité de cette conception de Wilhelm Busch avec celle de Sigmund Freud est frappante¹⁹ ; lorsque ce dernier définit l'humour comme le moyen d'économiser une dépense d'affects pénibles pour accéder au plaisir, envers et contre tout, il précise « l'humour n'est pas résigné, il défie²⁰ ».

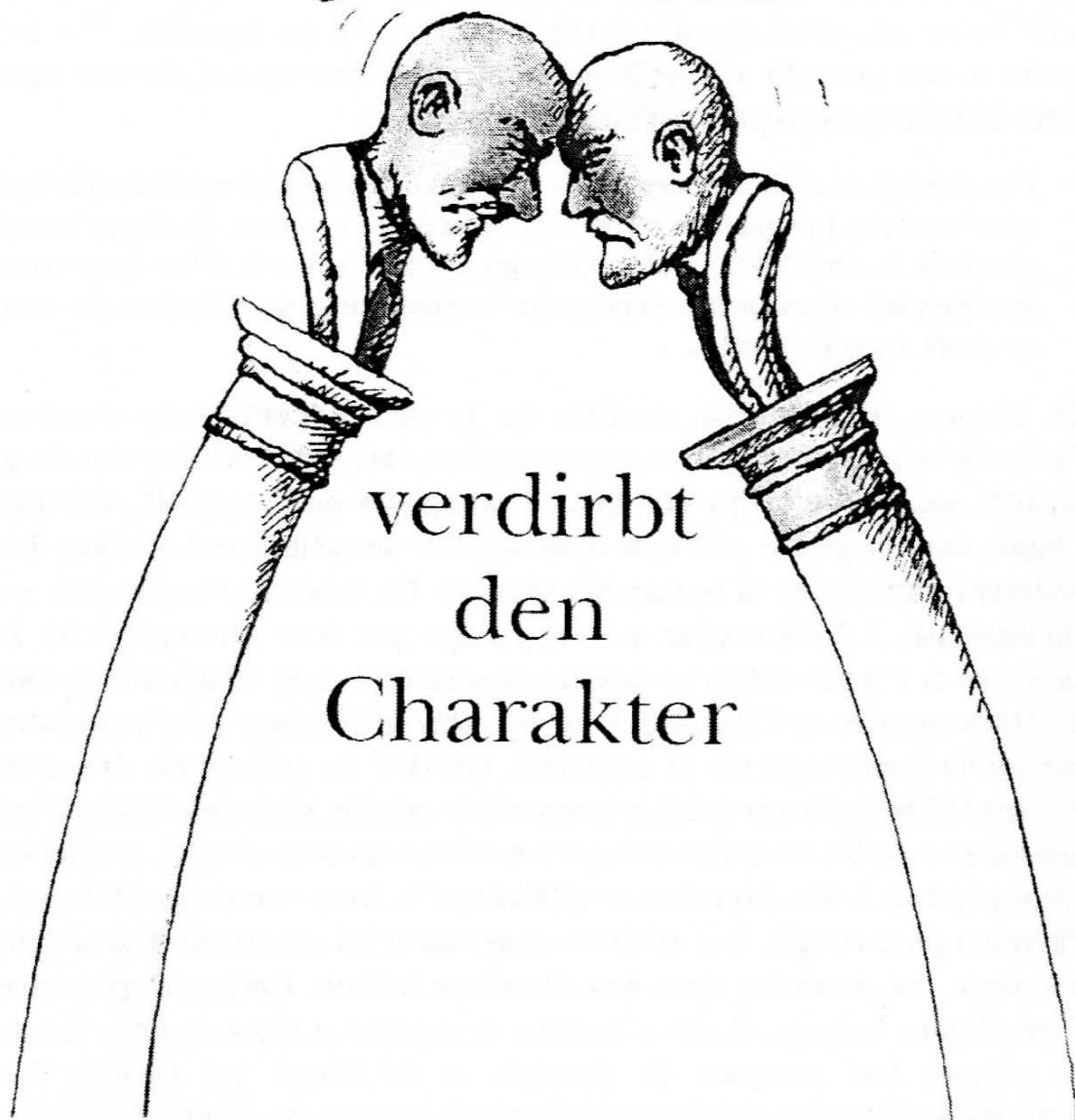
Ainsi, l'humour assumerait un rôle non seulement défensif, une parade contre le malheur et la difficulté de vivre, mais également un rôle offensif. L'humour permettrait d'échapper à la résignation en défiant les situations critiques. Il faut s'en remettre une fois encore aux ressources de la culture orale pour proposer des interprétations. *Ordnung muss sein* : Il faut de l'ordre ! affirme la devise la plus célèbre de l'Allemagne. Le travail, l'organisation et l'exactitude placés sous le signe du sérieux sont les réponses imaginées par la société allemande pour soumettre la nature à la raison et réduire tous les désordres, toutefois ces conduites ne suffisent pas toujours à atteindre la béatitude d'un accord parfait avec la nature. Mais l'attente d'ordre et son respect, qui affectent les contraintes de la vie en Allemagne aux yeux des étrangers, offre aussi des occasions d'en dynamiser le terrible sérieux. Ainsi en va-t-il d'une anecdote empruntée à

Schopenhauer par laquelle il illustre sa théorie du comique : après que le théâtre de Berlin ait strictement interdit toute improvisation, un jour que l'acteur Unzelmann devait apparaître monté sur un cheval, l'hilarité du public fut à son comble, non seulement lorsque l'animal se soulagea sur scène, mais plus encore lorsque l'acteur lui dit : « Qu'est-ce que tu fais-là, toi ? Tu ne sais donc pas que toute improvisation est interdite ! ²¹ ». De même le zèle peut être l'objet d'une admiration ambivalente, comme dans cette histoire qui évoque l'obéissance bornée :

Des patients se sont échappés du secteur fermé de l'hôpital psychiatrique lors d'un incendie ; Les gardiens reçoivent l'ordre de les retrouver. Quelques heures plus tard, ils sont de retour et le médecin-chef leur demande si les dix patients sont bien là ? « Comment seulement dix ? » remarque le surveillant-chef, « nous en avons ramené vingt ! »

En France, où l'emprise dualiste de la pensée cartésienne domine, l'humour se manifeste par des transgressions, des écarts aux normes de la civilité, soit par le corps érotique, scatologique ou incontrôlé, soit par l'esprit dont la pointe satirique agresse avec un raffinement héritier des pratiques curiales de la monarchie absolue. Ce schéma d'explication ne convient pas à l'Allemagne qui ne partage pas cette conception de la personne et n'a pas connu ce modèle de société²². Avec l'humour, ce sont les extravagances de l'imagination et les ratés de la raison qui s'y trouvent particulièrement explorés et exploités. On doit au philosophe Helmuth Plessner (1995) d'avoir précisé comment la pensée allemande analyse les conduites « avoir » un corps (*Körper*) et « être » un corps (*Leib*), lesquelles correspondent à des expériences différentes²³. Avec son corps (*Körper*), l'homme parle et agit, il se maîtrise et sa raison lui permet de disposer de lui-même, en revanche, dans des situations limites, lorsque la personne s'abandonne, le corps (*Leib*) s'exprime à sa place et répond par le rire et les pleurs. Les analyses de Bergson et de Freud qui fondent les conceptions actuelles de l'humour s'articulent sur cette hétérogénéité des différents niveaux de conscience comportementale. *Lachen ist gesund* en retient la sagesse populaire, une logique issue de la pensée kantienne selon laquelle le rire résulte d'une déception de l'entendement, d'une attente qui n'aboutit à rien, mais procure néanmoins un bien-être corporel²⁴. Avec le siècle des Lumières, le rire en Allemagne trouve une explication qui n'a plus rien à voir avec celle de l'anglais Hobbes (1588-1679) fondée sur le sentiment de supériorité.

Denken



Dessin de Jirí Slíva pour la couverture de l'ouvrage
de Gabriel Laub (édition Sanssouci).

De cet humour de défi se dégagent deux grands courants qui alternent et/ou s'entremêlent selon les périodes dans la culture comique en Allemagne : un art de la provocation frontale et une échappée imaginaire dans la fantaisie la plus débridée²⁵. Un rire, mis au service d'une critique sociale comme dans la farce ou la caricature, se distingue d'un rire plus opaque qui extériorise des formes de vertiges et de désordres émotionnels. Ces dimensions renvoient à la partition (*Körper/Leib*) évoquée ci-dessus, d'une part l'expression maîtrisée de l'opposition directe et rationalisée qui ne se prive pas de la violence scatologique, d'autre part l'émancipation de la raison raisonnante au profit de la fantaisie. Deux motifs illustrent ces deux facettes particulièrement emblématiques : la farce provocante de Tyll Eulenspiegel et l'imagination sans bornes du Baron de Münchhausen. Mais les formes expressives empruntées par l'imagination sont plus riches encore, comme le prouvent par exemple la Princesse Bambrilla déjà évoquée et l'humour noir.

Provocation et échappée imaginaire

Tyll Eulenspiegel (l'espiègle²⁶), un des plus anciens héros populaires incarne par excellence l'esprit de la farce dans la culture allemande. Son nom combine le hibou (Eule), symbole de sagesse comme de folie et le miroir (Spiegel), deux mots dont la réunion signifie « le miroir du hibou », mais en bas-allemand « Ul en spegel » est un impératif moins raffiné : « torche moi le cul ! ». Le nom évoque les problématiques humanistes (le couple folie/sagesse) et le grobianisme (la célébration ironique des mauvaises manières)²⁷. L'important florilège des expressions où il est question de cul (*Arsch*) pourrait bien provenir des usages mystificateurs qu'en fait ce personnage. Le plus emblématique des farceurs allemands taquine la raison par l'absurde, il ne recule devant aucune manœuvre scatologique, exploite la bêtise, la malhonnêteté de ses concitoyens contre eux-mêmes. Ses farces ne s'attaquent cependant pas à l'autorité, mais à ses représentants les moins honorables. Le personnage apparaît au XIV^e siècle en Allemagne du nord. Ce fripon impénitent, fils de paysan de la région de Brunswick, mort pendant la grande peste de 1350, oppose une fausse naïveté insolente aux certitudes des uns et des autres, benêts, pédants et possédants de toutes sortes. Le plus souvent, il ne doit son salut qu'à la fuite pour échapper aux conséquences de ses provocations. Le récit de ses aventures constitue le premier livre populaire allemand paru vers

1500²⁸. Le personnage est ambivalent; usurpateur habile, il amuse en introduisant du désordre dans la tranquillité (le terme de *Schadenfroh* s'applique à ce plaisir de soulagement malin que procure parfois le malheur des autres lorsque nous y échappons), mais au bout du compte, Tyll suscite une méfiance inquiète quoiqu'admirative. La vigueur du motif se retrouve à quelques siècles de distance chez *Max et Moritz*, les deux gamins farceurs créés en 1865 par Wilhelm Busch²⁹, après les *Kalendergeschichten* de Johann Peter Hebel (1760-1826)³⁰, et dans bien d'autres récits plus tardifs destinés en particulier aux enfants, où les chenapans font preuve de la plus vive intelligence.

La farce traditionnelle illustre l'art de la provocation à ses débuts et se poursuit jusqu'à nos jours dans les variantes contemporaines de l'Expressionnisme. La caricature expressionniste où s'illustrèrent Georg Grosz, Otto Dix, etc. reprend et amplifie cette veine toujours très vivante où le mal social exposé de manière grotesque se dénonce de lui-même.

Le Baron de Münchhausen

Loin d'être considérée comme la « folle du logis », l'imagination jouit d'une grande reconnaissance en Allemagne: « L'homme est un dieu, quand il rêve, un mendiant quand il réfléchit » (Friedrich Hölderlin, *Hyperion*³¹). Les vertiges de la raison et du sentiment sont une immense source de plaisir humoristique. Le Baron de Münchhausen (Gottfried August Bürger, 1786), illustre un courant où domine la fantaisie la plus débridée et les séductions du rêve merveilleux. Le personnage est un grand imaginatif qui résout tous ses problèmes par des histoires invraisemblables³²: il voyage sur un boulet de canon, il se sort des sables mouvants en se tirant lui-même par les cheveux...- Ces fictions fantastiques ne sont pas comprises en Allemagne comme l'aventure d'un songe-creux, matamore et fanfaron sur le modèle du Don Quichotte revu et illustré par Gustave Doré. Plus qu'un héros du mensonge, rôle dans lequel on le cantonne souvent, il incarne le pouvoir tout puissant de l'imagination. Alternative utopique à l'échec de Faust, le baron de Münchhausen n'a tout simplement pas besoin de pacte avec le diable pour exister dans un monde où tous les vœux se réalisent³³.

Mystifier la raison « raisonnable », tant par le langage que l'expression graphique, est une forme de provocation par l'irréalité de la fantaisie et une stratégie humoristique que les Allemands privilégient avec grand talent. Dans cette famille se rangent les œuvres de E.T.A. Hoffmann, dont

La Princesse Bambrilla représente selon Baudelaire «un catéchisme de haute esthétique» et illustre sa conception du comique absolu³⁴. Le rire causé par les créations grotesques fabuleuses appartient à un comique absolu ou innocent; il diffère profondément du comique significatif, dont l'art issu du sens commun vise à l'utilité sociale comme chez Molière. L'analyse de Baudelaire, qui caractérise les pays européens de l'âge romantique de la première moitié du XIX^e siècle, constitue l'approche la plus approfondie des différences de sensibilité comique, et plus particulièrement de l'Allemagne comme foyer du comique absolu, par opposition au comique significatif des Français. Ce que Jean-Paul exprime de la manière suivante: «Les Anglais et les Allemands ont incomparablement plus de traits d'esprit figurés, les Français ont plus de traits de réflexion; car ceux-ci ressortissent davantage à l'esprit de société; pour les autres, il faut d'abord que la fantaisie ait hissé sa grande voile, ce qui dans un salon est à la fois trop long et trop laborieux (*Cours préparatoire d'esthétique*, 1979, p. 182-3)».

Princesse Bambrilla

Princesse Bambrilla, dont l'édition originale était illustrée de huit gravures de Jacques Callot représentant des personnages de la *Commedia dell'Arte*, plonge son lecteur dans un vertige féérique. Sous les déguisements du Carnaval, deux jeunes gens aux amours contrariés trouvent une nouvelle identité: la cousette Giacinta Soardi devient la princesse Bambrilla et le comédien Giglio Fava le prince Cornelio Chiapperi. Divers enchantements entraînent les personnages dans des affabulations extraordinaires qui se terminent fort bien: l'amour associé au rire signe les retrouvailles du Paradis Perdu. Le rire dans lequel se reconnaissent les deux héros «... n'est pas seulement la réaction physique d'un très profond bien-être, mais surtout l'expression de la joie que donne la victoire des puissances spirituelles de l'âme³⁵». C'est l'imagination qui vient le plus sûrement au secours de la difficulté de vivre, en apportant la joie profonde d'une maîtrise du monde que l'organisation, le travail et l'ordre ne résolvent jamais totalement.

Cette célébration romantique de l'amour et du rire n'a rien de commun avec les gauloiseries très françaises; d'ailleurs, il semblerait que les histoires de cocus soient une spécialité de la culture comique hexagonale. Une autre grande distinction est à l'œuvre avec le concept d'humour noir que les Français ont partiellement découvert avec le surréalisme. L'attrait



« Vieux singe brailleur, le père doit d'abord boire.
Après tu pourras lécher le verre »
À l'arrière-plan le panneau mentionne :
« Heureux celui qui bouffe, ce qu'il ne dépense pas à picoler ».
Dessin du berlinois Heinrich Zille.

pour la provocation, que représentaient l'imagination et les incongruités propres à ce courant culturel demeure néanmoins un plaisir diversement apprécié du plus grand nombre en raison de son économie de la violence.

L'humour noir

De l'illogique à l'absurde le plus noir, l'humour semble engagé dans un combat définitif contre la sentimentalité. La révolte *Dada* et le *Surréalisme* s'inspirent de cette révolution de la pensée qui croise par des voies différentes la découverte de l'inconscient par Freud. Le tragique est trahi par le « hasard objectif », et les aspects ironiques de la vie sont constitutifs de la conception de l'humour noir. Ce point de vue est illustré de manière doublement élitiste par André Breton en raison du choix de ses auteurs significatifs dans *l'Anthologie de l'humour noir* (Lichtenberg, Grabbe, Nietzsche, Kafka, Arp n'étaient pratiquement pas connus pour certains) et des intellectuels non-conventionnels correspondant au public visé. Rien de comparable avec la diffusion très largement populaire de l'humour noir en Allemagne. Pour preuve, l'extraordinaire popularité du *Struwwelpeter* (Heinrich Hoffmann, 1845), premier album drôle pour les enfants de 3 à 6 ans qui propose un humour dépourvu d'angélisme³⁶. Le *Struwwelpeter* suscite des représentations extraordinaires loin de tout réalisme selon les vœux de son auteur. Parmi les motifs : Gaspard ne veut pas manger sa soupe, il maigrit puis meurt, une soupière remplace les fleurs sur sa tombe, Pierre l'ébouriffé refuse de se laisser couper les cheveux et les ongles qui atteignent des longueurs invraisemblables....Figures diversement reçues, soit comme encouragement à une pédagogie noire, soit hilarité devant les excès irréels, ces motifs continuent de circuler ainsi que les vers de mirliton qui les accompagnent et donnent encore lieu aujourd'hui à des adaptations comiques aussi bien publicitaires que politiques. Certaines histoires de Wilhelm Busch relèvent de ce registre provocateur dont la lecture naïvement crédule effraie.

Quand l'histoire et la culture se racontent dans les plaisanteries

Les grandes dimensions explorées ci-dessus constituent un socle de référence pour comprendre la culture comique allemande, mais sur ce socle s'articulent des réactions aux événements actuels. L'histoire catastrophique de l'Allemagne a donné lieu à des types de plaisanteries qui pour certaines sont datées : les périodes marquées par la propagande

– le nazisme, comme le communisme – sont riches de plaisanteries chuchotées parfois au péril de sa vie mais toujours sur un fond de désespoir maîtrisé.

Un exemple de commentaire pour ridiculiser le goût excessif des décorations militaires sous le nazisme: «Une nouvelle mesure de poids vient d'être introduite en Allemagne, on l'appelle le Göring. Un Göring, c'est le poids total de ferraille qu'un homme peut porter sur la poitrine.»

Le partage de l'Allemagne sur fond de guerre froide après la seconde guerre mondiale a suscité des comparaisons entre les deux grands systèmes idéologiques du monde occidental. Un florilège si abondant qu'il circula dans tout l'espace occidental confortant à qui mieux mieux une idéologie libérale et dont on retiendra ce simple exemple :

- «Quelle est la différence entre le capitalisme et le socialisme ?

Le capitalisme fait des erreurs sociales, le socialisme fait des erreurs capitales.»

Bizarrement, peut-être sous l'influence des échanges accrus avec les pays anglo-saxons, le goût pour les plaisanteries absurdes ou incongrues se développe toujours plus dans l'Allemagne actuelle. Quelques exemples s'imposent. Tout d'abord, les histoires de blondes³⁷, une version moderne et misogyne de l'idiote de service, dressent des tableaux où la bêtise le dispute à l'inspiration farfelue :

«Deux blondes se promènent dans la campagne. Dans un champ de blé, elles voient une autre blonde ramer dans une barque. L'une des amies dit à l'autre :

- Comment veux-tu qu'on ne nous traite pas d'idiotes avec des filles comme ça !

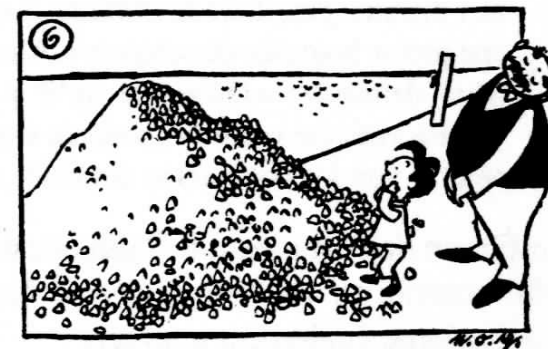
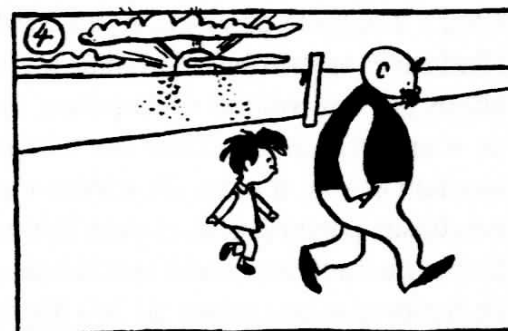
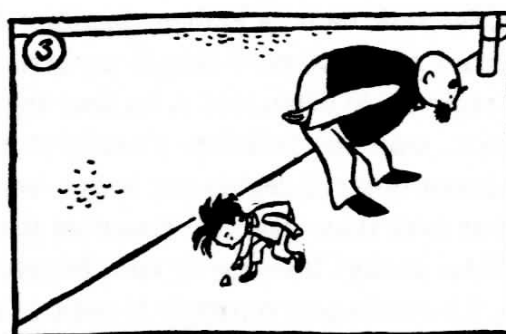
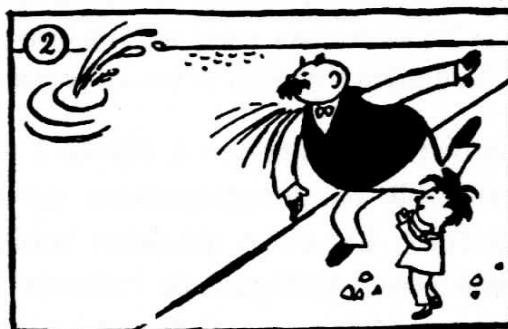
- Oui, répond l'autre, si seulement je savais nager, j'irais le lui dire.»

Cette histoire, qui pourrait s'en tenir à son premier terme, suffisamment absurde tout seul avec cette image d'un bateau dans un champ, évoque en mineure une forme particulière de plaisanterie, très allemande selon Pierre Daninos, qui les qualifie de «plaisanteries en cascade»³⁸:

«Un ministre visite une maison de fous. Le directeur le fait monter sur le toit d'où l'on peut voir au loin les malades en maillot de bain sautant d'un tremplin dans une piscine... Vous la connaissez ? Oui... Sans doute... Mais pas à l'allemande :

- «Quelle installation magnifique, dit le ministre avec admiration.

LA BONTÉ



Histoire en images de E. O. Plauen (Erich Ohser) publié dans *Vater und Sohn*.

- Ce n'est qu'un début, répond modestement le directeur, attendez que la piscine soit remplie d'eau.»

En France l'histoire s'arrête là. En Allemagne elle repart de plus belle. Affolé, le ministre se précipite vers le tremplin sur lequel un malade prend son élan.

- «Ne sautez pas, mon ami, lui crie-t-il, il n'y a pas d'eau dans la piscine.

- Tant mieux, répond le fou en prenant son vol, je ne sais pas nager! »

L'histoire politique qui a séparé l'Allemagne en deux pays opposés est responsable de préoccupations particulières étrangères aux autres pays européens. De cette situation arbitraire sont nées des représentations contrastées et ambiguës de l'identité des citoyens et de bien des situations risibles. Ainsi en va-t-il de cette plaisanterie antérieure à la chute du mur de Berlin :

« Sur l'autoroute en ex-RDA, un conducteur roule dans sa Trabant, la gloire de l'industrie automobile, il remarque soudain qu'il est suivi depuis un certain temps par une voiture de la police. Les policiers le dépassent et lui font signe de s'arrêter. Le chauffeur est très inquiet, mais les policiers s'avancent en souriant et l'un d'entre dit « Nous vous avons observé depuis une heure. Vous conduisez parfaitement et sans faute. Vous avez donc gagné le concours pour le titre du meilleur conducteur du pays. Nous avons l'honneur de vous remettre un diplôme et une prime de 200 Marks ». Le conducteur remercie le policier et dit à sa femme : « Tu vois, je t'avais bien dit, qu'on me féliciterait de conduire sans permis ? » À quoi la femme réplique en direction du policier : « Messieurs ne l'écoutez pas, il dit des bêtises, il est complètement saoul, ce matin il a vidé une pleine bouteille de schnaps ». Alors, de l'arrière où elle est assise, la grand-mère demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'ils ont découvert que la voiture avait été volée ? » ; soudain surgit une tête hors du coffre, c'est le grand-père. Il voit les policiers et demande : « Est-ce qu'on est arrivé à l'Ouest ? »

Enfin, un dernier exemple³⁹ qui atteste de la permanence de cette forme de plaisanterie en cascade, souvent longue, à l'opposé de la brièveté de l'aphorisme également apprécié :

« Froid ? Ha ! Tout est une question de point de vue... »

+10 °C : Les habitants d'Helsinki allument le chauffage. Les Lapons plantent des fleurs.

+5 °C : Les Lapons prennent un bain de soleil, si le soleil se montre encore au-dessus de l'horizon.

+2 °C : Les voitures italiennes ne démarrent plus.

0 °C : L'eau distillée gèle.

- 1 °C: le souffle devient visible. Il est temps de prévoir des vacances en Méditerranée. Les Lapons mangent de la glace et boivent une bière bien fraîche.
- 4 °C: Le chat vient dans le lit.
- 10 °C: Il est temps de planifier un voyage en Afrique. Les Lapons vont se baigner.
- 12 °C: Il fait trop froid pour que la neige tombe.
- 15 °C: Les voitures américaines ne démarrent plus.
- 18 °C: Les habitants d'Helsinki allument le chauffage.
- 20 °C: Le souffle devient audible.
- 22 °C: Les voitures françaises ne démarrent plus. Il fait trop froid pour faire du patin à glace.
- 23 °C: Les politiciens commencent à plaindre les personnes sans domiciles.
- 24 °C: Les autos allemandes ne démarrent plus.
- 26 °C: Du souffle on tire des matériaux pour construire des igloos.
- 29 °C: Le chat veut se glisser dans le pyjama.
- 30 °C: Les autos japonaises ne démarrent plus. Le Lapon jure, donne un coup de pied dans la roue de sa guimbarde et démarre.
- 31 °C: Trop froid pour embrasser, les lèvres collent. L'équipe de football de Laponie commence son entraînement pour le printemps.
- 35 °C: Il est temps de planifier un bain chaud pour deux semaines. Les Lapons déblaient la neige du toit.
- 39 °C: Le mercure gèle. Trop froid pour penser. Les Lapons ferment le bouton du col de leur chemise.
- 40 °C: L'auto veut se mettre au lit avec moi. Les Lapons enfilent un pull-over.
- 45 °C: les Lapons ferment la fenêtre des cabinets.
- 50 °C: Les otaries quittent le Groenland. Les Lapons retirent leurs gants et enfilent des moufles.
- 70 °C: Les ours polaires quittent le Pôle nord. À l'université de Rovaniemi une course de ski de fond est organisée.
- 75 °C: Le Père Noël quitte le cercle polaire. Les Lapons tirent leur bonnet sur les oreilles.
- 250 °C: L'alcool gèle. Le Lapon n'est pas content.
- 268 °C: L'hélium devient liquide.
- 270 °C: L'enfer gèle.
- 273,15 °C: Zéro absolu. Plus aucun mouvement des particules. Les Lapons reconnaissent: Oui, il fait un peu frais, donne-moi encore un schnaps... »

Jouer du désordre pour en rire, l'exagérer dans l'exubérance la plus débridée se retrouve dans de multiples histoires populaires. Des excès ritualisés qui contiennent la provocation et tordent le cou à la peur comme

dans les carnivals⁴⁰ et les fêtes — où l'on boit jusqu'à plus soif — rythment l'année dans toutes les villes des différentes régions d'Allemagne. Le recours à des ressorts grotesques ou à d'autres peu usuels désarçonnent. L'exagération, un procédé bien répandu outre-Rhin, mais moins familier sur nos rives, déçoit les attentes de litotes si caractéristiques de l'humour anglais. La critique sociale n'est pas moins présente qu'ailleurs et souvent d'une grande force expressive comme les photomontages anti-nazis de John Heartfield. De même la presse satirique révèle des artistes de grands talents comme ceux qui firent la célébrité du *Simplicissimus* au début du xx^e siècle. La violence de l'extermination nazie a trop tôt privé le pays de ces grandes figures de révolte et de courage civique. Il y aurait beaucoup à dire encore sur les créateurs anciens ou contemporains, sur les graphistes, les dessinateurs d'humour comme Plauen et ses histoires sans paroles (*Vater und Sohn* / Père et fils), sur Marie Marks et Jutta Bauer qui montrent en images l'humour des femmes au quotidien. Entre déni et défi, de la farce à la mystification, de l'échappée imaginaire à l'humour noir, la culture comique des Allemands ne manque pas de singularité. Ainsi m'apparaît-il que l'on fait preuve d'humour de l'autre côté du Rhin.

Chercheur CNRS, Centre d'ethnologie française
Musée national des arts et traditions populaires

Notes

1. «Wie geht's?» sagte ein Blinder zu einem Lahmen. „Wie Sie sehen «antwortete der Lahme». Je renvoie à la traduction des aphorismes de Lichtenberg par Charles Le Blanc : *Le miroir de l'âme*. José Corti, 1997.
2. «Il n'y a pas de quoi rire avec une plaisanterie allemande».
3. Le lecteur se reportera à la préface d'André Breton pour son *Anthologie de l'humour noir* (Pauvert éditeur, 1966) laquelle fut précédée d'une citation de Lichtenberg : «Une préface peut-être appelée paratonnerre».
4. Notons au passage que les publications concernant l'humour sont singulièrement ignorées de nos dictionnaires ; à l'entrée Freud, le *Petit Robert*² ne mentionne pas *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, encore moins *Le Cours préparatoire d'esthétique* de Jean-Paul Richter, ni d'ailleurs *Le Rire* de Bergson. Il faut cependant rendre justice au *Dictionnaire d'esthétique* d'Etienne Souriau (PUF, 1990) qui n'ignore pas l'influence de la culture allemande dans son traitement de la question.

5. Otto F. Best, l'auteur de cet ouvrage (*Peuple sans humour- A propos d'un déficit allemand*, Sachbuch Fischer, Frankfurt am Main, 1993, est une traduction qui ne trahit pas trop le sens de *Witz* compris comme « mot d'esprit »). Il est né en 1929, a étudié les langues romanes, la philosophie et la germanistique. Il est aujourd'hui professeur de littérature allemande à l'Université de Maryland aux États-Unis. Un parcours révélateur de la distance qui lui permet de débattre du point de vue critique d'un étranger sur sa propre culture.
6. Dans les années 1970, alors que rien de tel n'existait en France, on trouvait en Allemagne des manuels de vulgarisation conceptuelle destinés aux enseignants. A titre d'exemple je renvoie à *Witz* de Hannjost Lixfeld (Reclam, 1978/1993). Un tiers de l'ouvrage présente en première partie des histoires drôles classées en catégories (absurdes, macabres, politiques, confessionnelles, etc.), puis des textes théoriques, et enfin une introduction à l'analyse verbale, sociologique et interprétative des mots d'esprit. Le tout suivi d'une bibliographie et de conseils de lecture.
7. Je renvoie au dictionnaire *Ästhetische Grundbegriffe: historisches Wörterbuch in sieben Bänden*. Sous la dir. de K. Barck, Metzler, 2001.
8. (Ludwigsburg, 1807-1887). Voir *Le sublime et le comique. Projet d'une esthétique*. (Paris, Editions Kimé, 2002) dont la traduction et la présentation récentes sont dues à Michel Espagne.
9. Il est l'auteur de *Le rire et le pleurer. Une étude des limites du comportement humain*. 1941, traduit pour la première fois en français en 1995 aux Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
10. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, traduction Denis Messier, Gallimard, 1988.
11. Une mention rappelée par André Breton pour la notice de Lichtenberg dans son *Anthologie de l'humour noir*.
12. La question de la traduction a été traitée en particulier par Jean-Luc Nancy à propos de la traduction du chapitre sur le *Witz* du *Cours préparatoire d'esthétique* de Jean Paul (*Poétique*, 15, 1973, p. 365-406), mais également par Jean-Claude Lavie et Denis Messier dans la nouvelle traduction de l'ouvrage de Freud *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten (1905)/ Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, 1988, p. 406.
13. Cf *Cours d'esthétique...*, L'Âge d'Homme, 1979, p. 401
14. Une citation reprise d'un auteur dont plus personne ne connaît l'existence hormis les dictionnaires, l'écrivain Otto Julius Bierbaum (1865-1910) dans un ouvrage intitulé *Yankee-doodle-Fahrt und andere Reisegeschichten (1909)*. (La promenade de Yankeedoodle et autres histoires de voyages).
15. Les aphorismes sont tirés de *Zitate und Aussprüche* (Duden, n° 12, 1993) et *Spruchwörterbuch* de Franz Freiherrn von Lipperheide (Berlin, 1907).

16. «Deutsch sein, das heisst sein Denken und Leben sich selbst schwer machen; sein Denken durchs Leben und sein Leben durchs Denken» (Hans Lohberger, 1920-1979)
17. «Denken verdirbt den Charakter» (Sanssouci Verlag, 1986.)
18. Voir «Kritik des Herzens» (1874), *Gesamtwerke in sechs Bänden*. Xenos Verlagsgesellschaft, Hamburg. 1986.
19. En outre, Freud appréciait l'humour de Wilhelm Busch, dont les livres se trouvaient dans son salon d'attente à Vienne.
20. Cf. «L'humour (1927)», *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*. Gallimard, coll. Folio essais, 1985, p. 324.
21. Anecdote citée de *Die Welt als Wille und Vorstellung II*. Chapitre 8: «Zur Theorie des Lächerlichen». Diogenes Verlag, 1977.
22. Norbert Elias (1897-1990) a particulièrement étudié cette particularité de la société française (*La société de cour*, 1985; *La dynamique de l'Occident*, 1975; *La civilisation des mœurs*, 1977)
23. Dans *Le rire et le pleurer* (1995) Helmuth Plessner élucide à mon sens une dimension spécifique à la pensée allemande: Rire et pleurer signalent «une émancipation du processus corporel par rapport à la personne (p. 31)».
24. Cf. Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790). Paris, Vrin, 1989, première partie, livre II.
25. Ces catégories nécessairement trop schématiques visent évidemment à clarifier une situation autrement complexe.
26. Eulenspiegel a donné notre adjectif espiègle, mais dans un sens très édulcoré par rapport à son modèle original. Cf. Nelly Feuerhahn, «Till l'espiègle, la fortune héroïque d'un bouffon grotesque», *2000 ans de Rire. Permanence et modernité*. Actes du colloque international Grelis-Laseldi/Corhum, Besançon 29-30 Juin, 1^{er} juillet 2000, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2002, p. 43-53.
27. Je renvoie à mon livre *Le comique et l'enfance* (Puf, 1993) où j'ai traité du grobianisme, un courant typiquement germanique qui célèbre les écarts aux normes pour mieux les stigmatiser.
28. Tout autre est en Belgique, le Thyl Ulenspiegel recréé par Charles de Coster en 1867, qui en fait le héros de la révolte populaire flamande contre la domination espagnole de Charles Quint et Philippe II. *Op. Cit.* Feuerhahn, 2002, p. 43-53.
29. Une inspiration farceuse qui traversera même l'Atlantique avec *The Katzenjammer Kids*, une adaptation en bande dessinée de Rudolph Dirks pour le *New York Journal* en 1897, avant de nous revenir sous les traits de *Pim Pam Poum* dans les années trente. Les farces de *Max et Moritz* ont été traduites en français, dont la version la mieux diffusée est celle de Cavanna (1978, éditions de l'Ecole des Loisirs). Cf. Nelly Feuerhahn, «Aux sources

- comiques des récits en images: Töpffer et Busch», *Le Collectionneur de bandes dessinées*. Hors série, avril 1996, p. 36-42.
30. Cf. Maria Lypp, « "Der geneigte Leser versteht's" Zu J.P. Hebels Kalendergeschichten ». *Euphorion*, 64, Heft 3/4, 1970, p. 385-398.
 31. « O ein Gott ist der Mensch, wenn er träumt, ein Bettler, wenn er nachdenkt ».
 32. Je renvoie à la postface d'André Tissier des *Aventures du Baron de Münchhausen*. Traduction de Théophile Gauthier fils, José Corti, 1998.
 33. Cf. Une interprétation exposée par Hans-Dieter Gelfert dans *Max und Monty. Kleine Geschichte des deutschen und englischen Humors*. Verlag C.H. Beck, 1998.
 34. Cf. « De l'essence du rire », *Œuvres complètes*. Laffont, p. 700.
 35. Cf. E.T.A. Hoffmann, *Princesse Bambrilla*. Édition Phébus, 1980, p. 86.
 36. Pour m'être beaucoup intéressée à ces motifs plus révélateurs qu'il n'y paraît quant à la compréhension des différences culturelles entre la France et l'Allemagne, je renvoie à mon livre *Le Comique et l'enfance* (PUF, 1993) ainsi qu'à quelques-uns de mes textes: « De Pierre l'ébouriffé à Crasse-tignasse. Contribution à une histoire des échanges culturels comiques en Europe », *Autour de Crasse-Tignasse*. Bruxelles, Théâtre du Tilleul, 1996 et « Der Struwwelpeter: das Rätsel einer surrealistischen Gestalt », "Was? Walter! Sechzig!?" *Festschrift für Walter Sauer*. Hrg Ulrich Wiedmann, Frankfurt am Main, 2002, p. 29-33.
 37. Il semblerait avec toute la prudence qu'il faut avoir dans le cas des histoires orales- que ces plaisanteries viennent des États-Unis. Une association un peu expéditive entre blonde beauté et bêtise.
 38. Dans *Le tour du monde du rire*. Hachette, 1953.
 39. Je dois cette histoire à Freddi Feuerhahn de Hambourg, un de mes jeunes informateurs parmi les plus doués pour l'humour.
 40. La région rhénane est particulièrement illustre pour sa tradition de carnaval.